

## LES ARTS ET TECHNIQUES BANTU: LE CAS DES ORUNGU

M. Pierre AYAMINE-ANGUILET \*

**RESUME:** Le présent article offre une ethnographie du peuple Orungu de la République du Gabon, en montrant comment ce peuple côtier, originellement agriculteur et pêcheur, s'est transformés en marins. Cette transformation s'est fait accompagnée de l'acquisition des connaissances et des techniques qui ont donné aux Orungu une grande maîtrise de la mer. En plus de la maîtrise de l'écosystème marin illustré par le choix des produits marins consommés pour les peuples côtiers et marins, les Orungu possèdent une connaissance minutieuse du régime des marées et des vents; une maîtrise des techniques de navigation caractérisées pour la fabrication des pirogues et pour l'usage de la voile qui fait d'eux des spécialistes de la navigation en haute mer.

**Mots-clé:** Navigation; Écosystème marin; Anthroponymie; Toponymie

### INTRODUCTION

Les Orungu sont un peuple Bantu du Gabon. Il s'est établi dans un pays diversifié par son écosystème (est le plus important) dominé par l'abondance des cours et plans d'eau, autrement dit, par les fleuves et rivières dont l'Ogooué, les lacs, la mer et l'Océan. L'Ogooué, principal fleuve du Gabon, se jette dans l'océan par un delta à plusieurs bras dont la rade de Yombé et la baie de Nazare.

Au cours de leur histoire, ils vont cohabiter avec de nombreux autres ethnies notamment les Pygmées ou *Akowa* qui seront leurs guides au cours des migrations vers la mer d'où le toponyme qui désigne celle-ci: *Eliwa-Bendjè*, c'est-à-dire le lac de

---

(\*) Département d'Anthropologie/Université Omar Bongo, Gabão. Communication originalement présentée au Séminaire International sur les Cultures Bantu dans les Amériques et les Caraïbes, Libreville, 6-10 Novembre 2000.

*Bendjè*. Dans cette cohabitation, ils vont apprendre des autres et donneront ou marqueront l'histoire des peuples voisins. Au développement de cette même histoire, ils vont changer d'ethnonyme; ils seront désignés à l'origine par *Ombeke Mombe*, dans une seconde étape, ils s'autodésigneront par *Dondo* et enfin par Orungu.

Le nom Orungu est le fait de leurs voisins. En effet, peuple guerrier, remuant et méfiant, îles ne décideront que retranchés dans des espaces à l'écart des autres; ils tiendront souvent des conciliabules et des appartés, erungu (ou rungu au pluriel). Les voisins ayant remarqué cette habitude, les définiront par «ceux qui tiennent des appartés, de erungu, ils se transforment aux gens des appartés, Orungu».

Dans le cours de ce texte, nous les présenterons par leur organisation socio-économique d'origine et ferons fi des changements intervenus au niveau économique et politique (traite, royauté) pour nous intéresser au pays succinctement présenté et surtout à leur rapport à l'écosystème de sites qu'ils vont investir.

Si celui-ci est à l'origine d'un mode de pensée et d'une vision du monde, à travers la maîtrise des éléments techniques d'exploitation de la mer et de ses ressources: navigation, maîtrise des effets climatiques et la superstructure inspirée du rapport à la mer.

## I. LE PAYS

Le Pays orungu est structuré de la manière suivante:

- 1.1. **NTCHEMPOLO** c'est la zone d'orèmbogange; trois toponymes sont des marques de l'histoire du pays et des Orungu:
  - a) Ozumine signifie par là où on descend; c'est de ce site que ceux des orungu descendus à la côte par l'Ogooué, c'est-à-dire par la terre ferme arrivent;
  - b) Ibela s'adjumba: les trous, les fosses des Adjumba qui rappellent l'épisode de la guerre Orungu-Adjumba dont le nom du chef qui régnait à ce moment désigne une rivière que rappelle le 3° toponymie autrement dit;
  - c) *Olowi répékè*: la rivière a été ainsi baptisée parce que le chef Orungu qui dirigeait l'expédition y a caché *Répékè* et sa soeur. C'est d'ici qu'il traversa le bas du fleuve pour remonter par l'intérieur vers le Lac Azingo. Après le passage des guerriers et à la faveur de la nuit.
- 2.2. **MPEMBE** où se situe, du point de vue historique, le site de Izambe et de Tombinyony qui sont importants dans l'épisode que nous évoquions. *Wezet, Rémpunawelie*.

*Izambe* est la capitale des Adjumba où se déroule la guerre orungu/adjumba avec Tombinyoni comme toponyme qui symbolise le point culminant de cette historique. Il désigne et traduit la stratégie édifée par les Orungu, un stratagème qui les conduisit à la victoire définitive. Il consacre Ogangorungu comme stratège et chef de guerre. C'est vers l'amont que les Adjumba vont se diriger dans leur retraite pour atteindre Tchempolo, la terre ferme et unie pour amorcer leur nouvelle migration-fuite dont l'aboutissement est la découverte du Lac Azingo.

Mpembe en aval s'ouvre à la mer et jouxte le territoire dit *Ozege*.

### 1.3. **OZEGE(plage)**

Ozègè est le territoire qui part depuis *Mpembe* dont la limite peut être située entre *Rempunawelie* et Mombe qui ouvre à l'Océan. C'est le pays du littoral proprement dit.

- a) *MOMBE*: est tout un programme dans l'histoire des Orungu;
- b) De ce site, on se retrouve à *Gongwe* et d'ici à *Osenganga*. «*Osege* des Blancs» toponyme lourd de signification du point de vue des changements historiques, sociaux culturels partant idéologiques dans les rapports entre des Orungu entre-eux et entre ceux-ci les Blancs et l'impact significatif dans le mode de pensée et de l'organisation politique. *Osengatanga* est une vision économique et politique dans la mesure où il prend essor sur la base de l'économie de traite et la restructuration qu'elle implique au niveau politique. Il sera une des principales capitales politiques pendant le cycle de la royauté orungu à son apogée.

*D'Osengatanga*, le pays Orungu, s'étire vers l'océan et vers le pays Mpongwe dont la frontière est *Awanie-Nyonie*.

- c) *Nyonye* marquera à sa manière l'histoire des Orungu, notamment dans leurs rapports avec les peuples voisins.

Au sud et donnant au large et vers l'intérieur toute la région du Delta que les Orungu appelleront Inenge. Le *ntchempolo* couvre également toute les terres continentales derrière la plage. Elles se distinguent et se définissent comme la terre ferme, le haut pays. C'est une terre de cultures, en cela, elle s'oppose aux terres basses des îles: *Inenge*.

#### 1.4. **INENGE: les Iles**

##### a) **INENGE**

Les caractéristiques de cette région sont dans leur insularité, ce que traduit inenge. Elle s'oppose à *Ntchempolo* et à *Ozege* par la nature précaire des sites qui subissent les influences du flux et du reflux, les mouvements des marées.

Les caractéristiques géographiques et végétales sont essentiellement: du sable, des terres inondées et de la mangroves avec une boue mouvante qui ne permettent pas une activité agricole capable de créer des conditions d'auto-suffisance alimentaire.

Les populations qui vivent ici sont des pêcheurs exclusivement dont la survie dépend des produits qui viennent de *Ntchempolo*.

Ce qui rend la pirogue indispensable et essentielle dans les transports et les communications.

Cette région est marquée par des sites comme *Apomande* ou Soke: il constitue un haut lieu mystique, une des terres saintes des Orungu. C'est la baie de *Nazare* qui comprend *l'Orembo Gangé*.

A l'époque royale, il abrite la capitale, une des plus florissantes, *Apomande* et *Osengatanga* seront tour à tour les capitales où s'établiront les rois Orungu.

*Apomande* est marquée par un *Igendja* qui dirige sa pointe au large comme s'il était en dialogue permanent avec *Orovodondo*, site religieux situé au large que l'on peut définir comme le centre du pays orungu qui donne à l'océan, c'est-à-dire le centre d'un cercle à équidistance entre *Mandji*, *Apomande*, *Osenga Tanga-Alumbè*.

Les autres sites sont *Apavi*, *Nengorongu*, *Gombie* et sa rivière *Yombè* et *Ozombwa* et d'ici on va par une traversée à *Ntchenge*.

##### b) **L'Ile Mandji (OLANDONTCHUWA)**

Le pays *inengé* est vaste depuis *Ozori* qui mène vers le pays *nkomi* ou *eliwekomi*.

La rade de *Yombe* et *d'Ozombwa* est le bras de *Ntchenge* sont les principales voies d'accès à l'Ogowe.

#### 1.5. **OGOWE**

Les Orungu se sont établis aussi à *l'Ogowe*, c'est-à-dire avant la mer on les appelle Orungu-Adembe, de *Rodembe*, c'est surtout dans *l'Orembo Wango*, autrement dit, la petite rivière par opposition au bras le plus large du fleuve que des îles divisent en deux parties principales.

Cette partition commune à Lambarene, qui définit aussi trois types de *Galwa*: *Oronga*, *Pandje* et *Eliwa*.

Des sites célèbres marquent l'histoire des Orungu et de ses clans constitutifs.

Asuka est la limite entre le pays galwa et le pays orungu et komi.

## II. LES HOMMES

Lorsqu'on examine les points d'ancrage de l'histoire démographique des Orungu, on s'aperçoit qu'elle est liée à l'histoire sociale et politique et à l'économie.

Les migrations ont suivi plusieurs itinéraires dont les plus importants sont l'Ogowe et l'Océan. Ces migrations sont aussi mythifiées, aussi il y a mélange de mythes, de légendes et d'histoire. C'est pourquoi certains clans ou lignages ont des récits historiques plus près du mythe que de la réalité historique: on peut illustrer en citant les cas des *Awenga*, *Aworidelya* et de *Abulia*, branche *Rekondje*.

La logique migratoire ne présuppose pas un processus unique et uniforme, mais par vagues successives. Aux migrations s'ajoutent d'autres flux de populations. Ces flux viennent par la mer.

La formation de la population intègre de nombreux éléments qui sont constitués par des intégrations et des exclusions, assimilations.

De tout temps les Orungu ont toujours été en contact avec les autres peuples au nombre desquels on peut citer:

- 1) les *Akowa* dont *Ozege* était peuplé;
- 2) les *Seke*, les *Galwa* et les *Nkomi* dans l'Ogowe et dans la zone *d'Ozori*;
- 3) *Akele* et surtout les *Mpongwe* dans la limite avec *Awanie*.

Mais dès le début ils ont été en contact et en rapport avec d'autres peuples qu'ils ont trouvés sur ce territoire.

En effet, les Orungu sont guidés par un pygmée du nom de *Bendje* d'où le nom de *Eliwa Bendje*, ce toponyme est une consécration de la gratitude témoignée à celui qui les guida, en réalité qui leur donne accès à la mer, et immortalise ce souvenir et le bienfaiteur.

Les pygmées se trouvent donc les premiers occupants du pays, y compris ceux de l'île Mandji.

En dehors de ceux-ci, les premiers habitants sont les *Adjumba* que les *Mitshogo* et les *Kombe* ont précédé.

Quelques indices confirment cette affirmation:

- 1) Dans les rites d'Otani que l'on observe au cours du processus funéraire, il y a une chanson qui est toujours entonnée: *Mia pa djena nyo ni mori, tomo ntche repeke na nivi eliwa.*

Cette chanson rappelle la guerre entre les deux peuples qui a contraint les *Adjumba* à une nouvelle migration. On reconnaît la primo-occupation de l'espace du pays/territoire, ils en sont propriétaires.

Les *Nkombe* ont eu également le privilège d'être ici avec les *Adjumba* et les *Orungu*.

Ce sont les *Nkombe* qui donnent à la sardine son nom secret: *Dipaka*.

Ils étaient là depuis longtemps et avaient maîtrisé l'art et les techniques de navigation. Dans ces domaines ils ont été les maîtres des *Orungu* venus très tard sur un site côtier. C'est pour cette raison que jusqu'à nos jours la technique de la pagaie apprise auprès des *Nkombe* est toujours en vigueur: on l'appelle *Nugini nkombe*. Ceux-ci sont partis pour éviter les voisins *Orungu* belliqueux et comme ils maîtrisaient les techniques de navigation et ayant pratiqué la mer et habité depuis longtemps un pays côtier ne pouvaient plus retourner vers l'intérieur des terres côtières. C'est pourquoi ils vont amorcer des nouvelles migrations par la mer: on les trouve essentiellement en Guinée Equatoriale – *Mbuza* est un vocable *Nkombe*, leur langue est proche de *Mitsogo*, au moins phonétiquement.

Outre ces peuples et ethnies que nous venons de citer, les *Orungu* entrent en contact avec d'autres groupes par les *Razzia*, les guerres et les rapt et mariages. La maîtrise de la mer et des techniques de navigation, on allait même très loin pour contracter des alliances.

Un peuple ayant pratiqué l'esclavage; on épouse son esclave. On va chercher épouse ailleurs.

Les *Orungu*, les *Seke* et les *Nkomi* vont cohabiter et échanger – guerres, rapt, *azzia*, mariages.

Tous ces peuples vont converger vers la zone d'Inenge qui constitue le passage obligé, mais surtout le point d'arrivée lorsque les populations émigrent notamment vers l'île Mandji qui deviendra par la suite Port-Gentil.

## DE L'ORGANISATION SOCIALE

D'une manière générale le système social est organisé autour de la parenté et de ses structures. La société *orungu* encore imprégnée de ses traditions se définit par:

- 1) son essence parentale qui informe tous les domaine de la sphère sociale;
- 2) une parenté structurelle très large, famille tentaculaire;

- 3) La solidarité qui suppose une responsabilité qui lie toutes les personnes qui participent aux divers réseaux d'alliances;
- 4) L'ensemble des configurations que l'on peut définir comme relevant des idéologies se cristallisent dans un univers de croyances fait de mythes, rites et de cultes qui prescrivent des prohibitions et des interdits.

## AU PLAN ECONOMIQUE

Les Orungu vivent de deux activités traditionnelles: l'agriculture et la pêche auxquelles il faut ajouter la cueillette et la collecte des fruits des forêts, des mangroves et de la mer ou des fleuves.

Les Orungu de *Ntchempolo* sont en général agriculteurs et pêcheurs, tandis que ceux de *Inenge* s'adonnent exclusivement à la pêche. Mais il y a une dominante pour chaque groupe, mais d'une manière essentielle, les îles sont habitées dans un premier temps de façon périodique.

Les habitants de *Ntchempolo* viennent pendant un certain temps vers les *Inenge* pour des campagnes de pêche. Après ils repartaient dans leur village d'Orembogange avec leurs provisions de produits de la mer: poisson, sel, coquillages.

La tenure foncière s'appliquait de manière restreinte dans les îles; la propriété s'établissait dans la portion du campement qui va progressivement se transformer au droit de propriété, c'est ainsi que Port-Gentil d'aujourd'hui devient un territoire *mandji* du clan des *Avandji*.

La toponymie de Port-Gentil ou l'île nous permet de faire le point de l'occupation et de la distribution clanique de l'espace.

La situation économique est circonscrite autour de quatre secteurs d'activités:

- 1) L'Agriculture: qui repose sur la technique du brûlis. Elle est extensive et cyclique, largement soumise aux aléas de la nature (saisons). Elle est traditionnelle, et est complétée par une activité de récolte agroforestière dont l'intensité varie en fonction des fruits et de la période. Elles sont tournées vers la satisfaction des besoins d'auto – subsistance, et subsidiairement vers la commercialisation. L'agriculture n'est réellement productive que pour ceux des Orungu qui résident dans la terre ferme désignée par *Tchempolo* et *Ozege*;
- 2) La chasse: avec ses techniques multiples, est plus ou moins importante selon les localités, les habitudes alimentaires et l'environnement. Elle répond aux mêmes préoccupations que l'agriculture;

- 3) La pêche: est l'activité qui définit l'Orungu, surtout la pêche en mer que l'on pratique à l'aide de l'épervier (filet). Il y a aussi *Ipèla*, c'est la pêche au gros poisson et au mammifère aquatique; elle se confond avec la chasse. C'est au harpon qu'elle est pratiquée. Elle intègre une dimension mystique. L'autre technique est la pêche à la ligne, au lancer et à la ligne de fond.

Compte tenu de l'environnement et de sa diversité, la pêche est l'activité principale. Si la chasse est une activité essentiellement masculine dont les techniques sont sommaires et peu évoluées; la pêche par contre fait appel à une diversité de techniques, d'une part et d'autre part, elle fait largement intervenir les femmes dans une division sexuelle non seulement du travail, mais aussi des techniques, des engins et des espaces. Elle donne lieu à un développement de l'Artisanat quatrième pôle économique.

## **ARTISANAT**

L'artisanat très florissant est une composante à ne pas négliger dans la structure de l'Economie rurale. IL varie aujourd'hui en quantité et en qualité selon les zones considérées. Cette inégalité dans le développement de l'artisanat peut s'expliquer en partie par la capacité de certains peuples à conserver leur patrimoine technico-culturel et l'actualité de leur utilisation.

La pêche dans le contexte qui est le nôtre favorise un type d'artisans dont la survie est tributaire du développement de la pêche. L'artisanat lié à la pêche se résumerait à la fabrication des pirogues. Des Ecopes et au ramendage et entretien des engins de pêche La maintenance des moteurs hors – bord. La vannerie et tissage de cordes. Une activité liée à la forge productive des harpons, lances et piques; herminettes pour le dégauchissage des pirogues. L'artisanat de transformation des produits agro-forestiers de l'Agriculture. Dans ce registre on peut classer, pour illustration la fabrication des boissons du cru; vin de palme, musungu, l'hydromel, etc...L'extraction du sel marin était une activité importante chez les Orungu. Elle requiert deux modes: l'ébullition de l'eau de mer ou l'évaporation de quantité d'eau dans de grandes pirogues exposées au soleil, en s'évaporant, elle libérait le sel qu'elle contenait. Il était conditionné sous forme de pain dans des feuilles. Pour les conserver et les solidifier, les pains de sel étaient mis au fumoir sous lequel on entretenait un feu.

Les échanges sont de nature diverse, parfois avec un aspect économique manifeste parfois latent.

Les échanges commerciaux sont très limités. Ils peuvent se résumer dans la vente des produits des quatre ordres d'activités de la structure économique précités.

## L'ORGANISATION DE L'ESPACE

Elle repose sur une définition traditionnelle de l'espace et sa division en espaces spécifiques. La vision endogène du monde laisse transparaître trois catégories: La terre, les plans d'eau et le ciel atmosphérique. De ceci découle un aménagement tributaire des préoccupations sociales, économiques et culturelles.

Le village est l'espace principal il est centre dans des activités de tous ordres aux limites duquel se déroule la vie sociale. Le village a des dépendances qui relèvent des activités particulières, Parmi celles-ci, on relève les campements précaires ou permanents pour la pêche, la chasse ou les travaux agricoles et des activités de collecte liée à l'agroforestière. Ils abritent également les activités de transformation et d'artisanat. Ils sont érigés en forêt dans les zones de cultures au bord de l'eau pour la pêche et l'artisanat y relatif.

Le village et les campements sont des espaces de production ou économiques Autrement dit. Ils constituent la structure de l'espace économique dont les forêts et les plans d'eau sont des éléments fondamentaux.

La propriété foncière toujours collective, c'est le clan/lignage qui dispose de la terre ou du territoire en général. IL est le propriétaire de l'espace qu'il met à la disposition de ses; membres qui eux disposent d'un droit usufruit grâce à l'investissement qu'ils auront réalisé. C'est donc en sa qualité de membre d'un groupe parental, en l'occurrence, le clan ou le lignage que l'individu peut bénéficier d'un droit d'usage. Les investigations permettent d'aboutir à cette conclusion.

Pour donner plus de forces à cette réglementation et pour la rendre contraignante, on a souvent recours au sacré et au religieux qui se formalisent dans les cultes, les rites et les interdits liés aux diverses croyances. Nous ne mentionnerons que certains des aspects des croyances qui ont un rapport avec l'exploitation des ressources halieutiques et les espaces.

En général les cultes et leurs rites relèvent de deux ordres de croyances:

- 1) La foi à la vie qui se perpétue après la mort que rend le concept d'ancêtre. La notion d'ancêtre reflète la croyance en une vie après la mort grâce à l'immortalité de l'esprit de la personne humaine. La parenté qui est un lien qui rattache le vivant au pré-décédé, les morts continuent à entretenir des rapports avec les vivants dont ils influencent les actions et les comportements;
- 2) La nature est habitée par des êtres doués de volonté, d'énergie et de pouvoir. Entre autres, les génies, les divinités qui sont présentés comme les véritables propriétaires des sites et de leur patrimoine: forêts, rivières, sources, fleuves et lacs. Même dans cette vision, les territoires sont déterminés à chacune de ces entités.

La présence ou l'existence de ces êtres – forces et les rapports entre eux et les hommes, sont de nature conflictuelle. Cette nature nécessite des processus d'harmonisation à travers des rites et des rituels dont la finalité est la résolution des contentieux.

Ces puissances peuvent être mises au service de la société comme elles peuvent nuire à l'homme.

En direction des ancêtres, des génies on adresse des suppliques, des prières et des vœux et on sollicite l'abondance et les autorisations pour une exploitation des espaces et des ressources halieutiques notamment.

Dans l'imaginaire populaire et eu égard aux diverses expériences, les gabonais conçoivent un univers complexe dans lequel les hommes, les ancêtres et les génies (sirène) vivent de manière symbiotique malgré l'antagonisme latent qui caractérise leurs rapports. Si les ancêtres reconnaissent les membres du clan dont ils faisaient partie les génies par contre scellent des alliances avec les citoyens des différentes structures de parenté. Ces alliances sont un héritage ancestral. La cohabitation exige des rites périodiques ou cycliques. Ces rites visent à réparer les cassures, les transgressions des interdits. Au cours de ces processus rituels, les ancêtres, les ancêtres sont invoqués pour établir le lien et serviront de relais entre les divinités (ou des êtres divinisés) et les hommes au cours des offrandes. Les cérémonies sont nécessaires pour:

- 1) Solliciter l'abondance;
- 2) La protection des hommes et des engins;
- 3) Ce sont également des rites de fécondité.

Les cérémonies ont toujours un caractère solennel mais il existe des rites plus discrets et particuliers. Chaque officiant s'adresse aux ancêtres de son clan et aux divinités qui lui sont attachées. Les espaces aussi sont spécifiques et relèvent du domaine foncier lignager ou clanique.

## **LES ORUNGU ET LA MER**

Lorsque les Orungu arrivent à la côte et s'y installent, ils découvrent un nouvel écosystème dont ils ignorent tout, depuis le mode de fonctionnement jusqu'au mode d'exploitation. Ils entretiendront dans un premier une simple relation de proximité: tout leur échappe car leur degré d'appréhension des phénomènes liés à la maritimité est faible sinon nul. Les ressources halieutiques, les techniques d'exploitation de fonds marins et celles en navigation eu eu profonde constituent une hénigme. Hors une nécessité s'impose à eux: s'adapter.

Les Orungu trouvent un territoire occupé et habité par des peuples qui maîtrisent et qui ont construit un système et un ensemble de savoirs et de savoir faire qui leur permettent d'exploiter l'univers marin. La cohabitation et les échanges qu'elle rend nécessaires vont créer les opportunités et leur offriront ainsi les occasions de combler ce manque. Aussi par l'apprentissage auprès des populations déjà autochtone, ils constitueront progressivement la base sur laquelle s'édifieront l'ensemble des pratiques et des réquisits indispensables pour les marins qu'ils sont appelés à devenir.

La transformation de peuple côtier à un peuple marin va se faire progressivement et au +fur et à mesure qu'ils auront une maîtrise du processus d'une exploitation consciente et optimale de la mer et de la gestion du nouvel environnement qu'ils découvrent. C'est au contact des anciens peuples côtiers et marins, et à la cohabitation qu'ils apprendront les mécanismes essentiels. Parmi ces peuples il y a aurait les *Mitshogo*, les *Kombe* et les *Adjumba*, fraction des *Mpongwe* ou *Ndiwa* dont la présence est attesté depuis longtemps sur le site.

Les Orungu, appelés alors Ombèkè, ne sont pas toujours des voisins commodes. Ils sont remuants et entreprenants, mais aussi belliqueux. Ils feront beaucoup de zèle pour acquérir les rudiments techniques que requiert l'écosystème marin. Consciemment ou pas ils veulent devenir un peuple marin et ce pour répondre aux exigences d'une nouvelle vie. C'est à ce prix qu'ils pourront s'adapter et tirer le maximum de leurs éléments de subsistance et de survie de la mer.

C'est donc à partir du comment faire et des réponses, et de toutes les dispositions qu'ils vont prendre, qu'ils deviendront un peuple marin.

Le passage de peuple simplement côtier à un peuple de marins est subordonné à l'acquisition des techniques de navigation. Et ceci implique une conceptualisation et une interprétation des constituants de l'environnement côtier. La maritimité se traduit, par conséquent, par deux catégories essentielles qui constituent un système cohérent dont les éléments fondamentaux sont la pratique et la connaissance des processus qui leur permettent d'exploiter au maximum les produits de la mer, autrement dit, ils devront posséder les technologies liées à la navigation et à la pêche en haute mer. L'autre élément fondamental est conceptuel. C'est l'ensemble des notions théoriques, c'est-à-dire, des outils conceptuels pour exprimer les observations faites des éléments de la nature. Le système intellectuel va donc se structurer autour de deux catégories principales.

D'une part, les vocables et autres réquisits qui décrivent le système des vents, des marées, de la lune et l'influence réciproque des saisons sur ces éléments essentiels pour la vie du marin. D'autre part, ils vont produire une mythologie spécifique liée à la mer, et qui nourrira des récits qui refléteront désormais la

vision du monde, base d'un ensemble de croyances. C'est cet ensemble à la fois concret et abstrait qui permettront aux Orungu de définir leur rapport particulier à la mer.

Cette mutation aura nécessité une longue période de pratique, d'observation et d'apprentissage; Ambourouet-Avaro, l'estime à un siècle au moins (1981). Ainsi, «l'assimilation de techniques supérieures qui permit la conquête du pays par les Orungu». Nous n'avons pas l'intention et ce n'est le moment, ni le lieu de développer tous ces aspects. Car un tel développement déborderait le cadre qui nous est assigné par le présent séminaire. Néanmoins, qu'il nous soit permis de parler et de façon sommaire des aspects liés aux techniques de navigation, du système des vents et des marées pour conclure par un aspect des croyances.

## LE RADEAU

Le radeau semble être l'instrument de navigation. Ils consiste à rassembler des troncs d'arbres moyens, attachés entre eux par des cordes. Les arbres sont choisis en fonction de leur densité moindre pour obtenir un degré de flotabilité suffisant. D'une manière générale, le *kombo-gombo* (*musanga cecropioides*) et *oguma* (*ceiba pentandra*) étaient les essences les plus usitées. Dans les longues distances on y construisait des abris pour se protéger des intempéries. Ce type d'embarcation permettait une vie pendant les voyages, les pêchaient, chassaient et faisaient la cuisine. On embarquait femmes et enfants.

Sur le plan stratégique, le radeau reste le navire de guerre le plus célèbre dans l'histoire des Orungu. Bien que très lent, le nombre de guerriers qu'il pouvait contenir suffisaient à le rendre apte à l'accomplissement de cette mission. Car les soldats étaient en même temps les payeurs. Lorsque les conditions le permettaient on utilisait des perches et une voile constituée de branchages, ce qui contribuait à accroître la vitesse de l'embarcation. Son efficacité s'est révélée dans le conflit qui éclata entre les Adjumba et les Orungu. Les derniers ont opté pour le radeau qui, à cette occasion, camouflé et les guerriers peints en blanc, le tout fut confondu à un banc de sable envahi par des pélicans blancs. Les Adjumba ne firent pas attention et les Orungu tombèrent sur eux par surprise. De nos jours, ce haut-fond porte le toponyme de *Ntombinyoni*: banc de sable aux oiseaux, perpétuant ainsi le souvenir de cet épisode de l'histoire des deux peuples.

Le radeau va être progressivement abandonné pour être remplacé par la pirogue monoxyle. Celle-ci constitue une véritable révolution par sa technique, son utilisation et sa gestion plus faciles.

## LA PIROGUE: OWARO

Si le radeau est une technique sommaire dans sa fabrication, la pirogue est plus complexe. La technologie de la pirogue intègre plusieurs éléments qui vont depuis le choix de l'arbre à la technique proprement dite, en passant par des rites. Ces rites visent essentiellement à confier à la mer l'embarcation et son équipage à chaque sortie. On dialogue avec l'arbre qu'on a à abattre pour demander aux esprits de la forêt d'accepter de mettre l'arbre qui est un être vivant, à la disposition du fabriquant. L'instrument issu de cet échange constitue le lien entre la mer et le continent. Les données techniques de cette entreprise ont été décrites admirablement dans un article paru dans le *Muntu*, revue scientifique du Centre International des Civilisations Bantu, dans son n. 3, par Basile ALLAIKIMAT-MAHINE (1985).

La pirogue monoxyle varie par sa taille et par l'essence de l'arbre utilisé. Les usages aussi dépendent de la taille. La petite pirogue est appelée «courrier»; elle sert à effectuer de petits trajets avec une ou deux personnes à bord. Les moyennes servent à la pêche à l'épervier et peut s'aventurer en mer. Tandis que les plus grandes qui peuvent contenir jusqu'à trente personnes, sont réservées aux grandes expéditions guerrières et aux voyages à longues distances et en haute mer; elles ont un nom spécifique: *kongongo* ou *santowé*.

Les essences utilisées sont *oyingo*, le padouk ou *ptenocarpus soyaux* II. Elle est très résistante et son utilisation est très longue. A la pirogue en padouk est attachée certaines croyances, aussi, après une utilisation prolongée, il faut l'abandonner à la mer, car il est dit que si l'on ne se soumettait pas à cette exigence, elle raccourcit la vie de son propriétaire. Les autres essences sont *oguma*, le fromager ceila pentandra, d'une durée limitée. Le fromager est un bois mou et se dégrade facilement. L'Ozigo ou *pachylobus buttneri* donne des pirogues de bonne qualité. Mais le plus courant est l'Okume: *Aucoumea Klaineana Piene*, sa pirogue présente une bonne résistance qui est accrue par des soins réguliers et par une couche de goudron avec lequel elle est enduite notamment à l'extérieur. dans les milieux de pêcheurs, les pirogues sont mises en carénage à des périodes à des périodes régulières au cours desquelles elle est débarrassée des micro-organismes marins et des algues qui s'y incrustent et fragilisent le bois. Lorsque la pirogue n'est pas utilisée pendant un temps relativement long, on la met au sec. Mais l'exposition au soleil comporte des inconvénients, aussi, on la remplit d'eau pour stabiliser les variations de température qui peuvent fendiller le bois. Les fentes en général, sont traitées par la mise en place de mèches d'écorce ou de jute imprégnées de sève d'Okumé et d'autres essences et plus récemment avec du goudron. Comme le radeau, la pirogue est propulsée par l'énergie humaine à

l'aide de la perche et de la pagaie, plus tard, la force du vent va suppléer à la première grâce à l'invention de la voile.

## LA VOILE: *IKUKU*

Les Orungu ont connu plusieurs types de voile que l'on peut distinguer par leur structure et la nature du matériau utilisé.

La première était un assemblage de branches de palétuviers bien garnies et de palmiers qu'on attachait à l'aide de cordes entre elles et à une armature en bois en forme de croix. La branche centrale et verticale constituait le mât. Cette voile était plantée à l'avant du radeau ou de la pirogue. Le vent qui venait par la proue (l'arrière) était ainsi capté et selon sa force, faisait avancer plus ou moins rapidement l'embarcation. La voile ainsi constituée permettait à l'équipage de souffler un peu sans cesser de pagayer ou pousser de la perche.

Les inconvénients sont liés à la matière de la voile qui était à usage unique. Elle n'était opérationnelle que dans les situations des vents strictement favorables. Et, enfin, elle ne représentait pas vraiment un progrès technique à proprement parler.

La deuxième forme de voile est la voile cousue. Elle était double: une grande et une petite appelée *ovambo* (écorce). Elles étaient toutes deux de forme triangulaire avec des accessoires importants. La grande voile est la principale et joue le rôle essentiel; tandis que *ovambo* est secondaire et supplée. La pirogue à voile confirme le processus de maturation. Il devient marin, lorsqu'il peut en même, ériger la voile, tenir le gouvernail et gérer la voile par l'intermédiaire du *Siti*. Les trois séries d'opération sont essentielles pour la sécurité d'une embarcation. Le jeune homme qu'on initie aux techniques de navigation, commence par accompagner les grandes personnes à la pêche. Il a une petite pagaie; il sera chargé des tâches comme vidanger l'eau, démêler les plombs du filet ou enlever les poissons de celui-ci. Et progressivement ses tâches vont se diversifier. Les enfants conditionnés par l'atmosphère qu'ils vivent au quotidien, leurs jeux consisteront en grande partie à imiter ou à reproduire les activités des adultes. Dans cet environnement, malgré les restrictions des parents, les enfants pratiquent l'eau et apprennent ainsi à nager, à monter dans une pirogue et à pêcher, en dehors des séances formelles organisées par les aînés à leur profit.

La voile va évoluer et va entrer dans les m\_urs et pendant très longtemps, les Orungu vont s'identifier par la pirogue à voile – *ambwora m'akuku* – et la pratique de la mer. Mais depuis une quarantaine d'années, la voile a amorcé un repli pour connaître un déclin bien qu'on rencontre encore quelques pirogues à voile de temps en temps, notamment chez les Benga du Cap Estérias et les Equato, en partie, la grande pour capter les vents défavorables.

Les usages ont jugé cette double voile peu commode eu égard à la pêche à l'épervier qui constitue l'activité principale, une pirogue encombrée par les accessoires. On l'abandonne pour ne garder que la principale.

La grande voile ainsi conservée devait s'adapter, aussi changea-t-elle de forme.

La voile actuelle est une sorte de losange irrégulier. Sa position pouvait varier en fonction de deux éléments: la direction des vents et le sens du trajet. Lorsque les vents sont strictement favorables, la voile forme un angle droit avec la pirogue. Cet angle varie pour tenir compte de la provenance des vents. Aussi, par un mécanisme de jeux et à l'aide d'une corde très solide qui part de l'extrémité extérieure de la voile à l'arrière de la pirogue, on man\_uvre pour réduire ou ouvrir l'angle formé par le mât (et la voile) et la pirogue. Elle peut se fermer pour former un angle d'approximativement 30° voire 15°. Cette ouverture est requise lorsque le vent devient presque contraire. A l'aide de *Siti* on ouvre ou on ferme aussi par rapport à la force du vent. Le *Siti* permet d'évacuer un trop-plein de la voile quand le vent est trop fort. Dans ces conditions, la sécurité dépend de l'envergure de la voile par rapport à la taille de la pirogue et de l'habilité de celui qui tient l'avion. Il doit exercer une vigilance de tous les instants pour ne pas être surpris par une rafale subite et violente et par les grosses vagues qui prendraient la pirogue de plein fouet.

Lorsqu'un risque est perçu, il est nécessaire de diriger la pirogue vers la provenance du vent. Dans ces opérations, tout geste incontrôlé peut être fatale. Tous les mouvements doivent être mesurés, et éviter toute précipitation. Parfois, si au cours du trajet vous êtes surpris par un vent trop violent, on pratiquait un trou au milieu de la voile pour éviter le naufrage.

La navigation chez les Orungu est une école de la vie et elle appelle à une disponibilité mentale et savoir observer, car le vent lie sur l'eau et dans les nuages. Le marin doit savoir lire les changements de temps et la nature des vents en observant les nuages: il y en a qui présage de la pluie et d'autres qui annoncent les vents. Lorsque le jeune homme sait tenir le *kaviyatanga*, autrement dit, la barre, on dit qu'il devient mûr; il commence à devenir marin, nonobstant souvent le fait qu'il ne sache pas «jeter» l'épervier. La direction d'une pirogue est faite à l'aide de la pagaie, c'est-à-dire, *nugatina*, pagayer à l'arrière est le premier indice de maturité; celle des guinéens au petit Port de Cocobeach. Ce déclin de la voile en pays *urungu* est consécutif à l'introduction du moteur hors-bord dans les milieux des pêcheurs artisanaux et son adoption presque généralisée. Les corollaires de la première hypothèse est le vieillissement de la population, les quelques jeunes qui restent dans ces contrées n'ont pas connu la pirogue à voile.

La transformation des Orungu, de peuple côtier en peuple marin se fait par:

- 1) La maîtrise de la mer qui suppose une exploitation maximale des ressources halieutiques marines;
- 2) Cette maîtrise va de pair avec les voyages longues distances notamment entre *Mandji Orungu* et *Mandji Benga*, entre la Guinée espagnole et chez les Putu, autrement dit, le développement d'échanges avec les îles de Sao Tomé et Príncipe, le Congo et avec l'Angola. De nombreux Orungu vont y aller prendre des épouses, et même l'histoire de certains clans s'explique par une origine migratoire maritime dans des voiliers. Elle retient des voiliers à quatre mâts;
- 3) La maîtrise de l'écosystème marin se reflète dans le choix des produits marins consommés par les peuples côtiers et marins. La gamme des produits alimentaires marins est très large; elle va des gastéropodes que l'on trouve dans la mangrove et les palétuviers et autres bancs de sable aux mollusques du large. Certains poissons du large ne sont connus et consommés que par des peuples de la maritimité. C'est ainsi que les peuples insulaires dans les océans vont priser des espèces que ceux des mers qui subissent les influences fluviales répugnent à consommer. Les Benga vont être les spécialistes des tortues géantes, qu'ils attrapent et ramènent vivantes en plongeant sous la mer. Elles deviendront leur symbole;
- 4) Le processus de transformation et d'adaptation aboutit à une connaissance minutieuse du régime des marées et des vents favorables ou non favorables aux activités liées à l'exploitation des mers et des océans et de leurs fonds. Cette connaissance est conceptualisée dans un corpus de réquisits qui traduisent le résultat d'une observation qui étonne par sa minutie et sa précision dans l'identification et la caractérisation des marées et des vents, liés eux aussi au mouvement des poissons et des sites favorables à la pêche selon le type de poissons et d'engins de pêche. La pêche ne se fait pas au hasard, elle est déterminée par les vents, les marées en rapports avec les saisons et les phases de la lune.
- 5) L'autre élément distinctif est circonscrit autour des techniques de navigation constituées par:
  - a) la technique de la fabrication de la pirogue monoxyle qui constitue une véritable révolution. Avec elle, on passe du radeau à un produit mieux adapté à la mer et à la navigation à longues distances. La pirogue réalisée par les peuples marins est différente par sa technique et sa structure de celle qui est en usage dans les lacs et les zones fluviales, qui se caractérise par un fond plat et une identité formelle de la poupe à la proue;

- b) l'usage de la voile dont l'ancêtre va être constituée par un ensemble de branchages ficelés et attachés à un mât. Elle est rigide et n'est utilisable que pour les vents strictement favorables, c'est-à-dire qui vont dans le sens du trajet de l'avant à l'arrière. Elle est incapable de capter le moindre souffle contraire (peu ou prou); ce que son suivant permettra: la voile cousue et en tissu avec des accessoires autres que le mât. Ce genre de voile était de deux sortes. La voile unique et la double voile.

La double voile est structurellement constituée de deux pièces; une grande ou voile principale; elle est la plus importante. Tandis que la petite appelée *ovambo* est d'une envergure moindre.

Elle suppléait à la principale en captant les vents lorsqu'ils devenaient contraires à l'orientation du trajet. Plus tard, *ovambo* fut de moins en moins usitée et par la suite abandonnée. On ne gardera que la voile principale avant d'être à son tour presque délaissée avec l'introduction du moteur hors-bord dans les milieux des pêcheurs artisanaux.

La voile a fait des Orungu des spécialistes de la navigation en haute mer, voire en océan.

De nombreux accessoires rendaient son utilisation plus complexe. Elle exigeait une véritable technique qu'il fallait apprendre systématiquement.

- c) les autres éléments de la navigation sont les écopés pour vidanger l'eau, les *Kaviyatanga* «pagaie des blancs», elle était indispensable pour naviguer avec la voile. C'est à l'aide de cet instrument qu'on dirigeait la pirogue à voile. Lorsque le jeune homme ne savait pas tenir la barre, il n'était pas encore considéré comme un marin. La sécurité de l'embarcation en dépendait largement.

En fonction de l'envergure de la voile; elle-même proportionnelle à la taille de la pirogue et de la force du vent, il fallait être marin confirmé. Elle exigeait un effort physique important. On pouvait être assis ou debout pour ce faire. Ce *kavi* est le résultat d'une évolution, et le qualificatif de atanga (blanc) indiquerait le résultat d'une adaptation d'une technologie exogène. Nous pensons qu'elle serait d'origine portugaise.

Il faudrait signaler qu'il était utilisé même dans les cas où la voile n'était pas hissée. En effet, il existait des grandes embarcations mues par les pagaies, et lorsque le nombre de pagayeurs était important, on avait recours à cet instrument pour diriger la pirogue.

- d) initialement avant l'invention de la voile, la force musculaire était la seule force motrice pour mouvoir la pirogue: deux instruments relais constituaient les accessoires, ce sont la perche et la pagaie.

La perche n'était utilisée que dans les hauts-fonds. Elle devenait inefficace dans les endroits profonds et elle était relayée par la pagaie.

On parle souvent de ramer, hors il nous semble que la technique de la rame n'a pas été connue par la plupart de nos peuples côtiers ou fluviaux. C'est par contre celle de la pagaie qui semble connue depuis très long temps et répandue chez les peuples qui ont une pratique de l'eau. la technique ou la manière d'utiliser la pagaie, autrement dit, de pagayer est dite *Nugi Ni kombe*. Du verbe *Nuga* et de l'ethnonyme *Kombè*.

Les *Kombè* sont un groupe ethnique que l'on ne trouve qu'en Guinée Equatoriale, leur langue est proche, phonétiquement, de celle des *Mitshogo* du Gabon et des *Bubi* de la Guinée Equatoriale.

Par cette étymologie et par les informations que nous avons colligées, il apparaît que cette technique a été transmise aux Orungu par les *Kombè* qui seraient les premiers à occuper le territoire revendiqué par les Orungu actuellement. Les *Kombè* avaient maîtrisé, après une longue occupation des espaces littoraux, les techniques de l'exploitation de mers. Ils étaient déjà au stade marin quand les Orungu arrivèrent à la côte. Et c'est auprès d'eux que ceux-ci s'initièrent à ces techniques grâce auxquelles ils passeront du stade de peuple simplement côtier à celui de peuple marin.

C'est d'ailleurs parce qu'ils maîtrisaient bien la mer qu'ils en avaient une connaissance que les *Kombè* ont poursuivi leur migration par la mer pour s'établir dans leur territoire actuel, fuyant la situation d'état de guerre auquel ils étaient soumis par les Orungu – nouvellement arrivés. Outre cette technique, les Orungu ont gardé le nom *Dipak a*, par lequel ils désignent la sardine. Une enquête et une connaissance plus approfondies des réalités culturelles et de la langue devaient révéler d'autres indices pertinents et des traces de cette primo-occupation et de l'héritage *kombè*.

## **L'AVÈNEMENT DU MOTEUR HORS-BORD**

Le moteur hors-bord a été introduit dans les milieux des peuples côtiers, notamment chez les pêcheurs artisanaux, depuis une quarantaine d'années environ. C'est d'abord dans les zones des estuaires des Deltas de l'Ogooué, c'est-à-dire à Libreville et à Port-Gentil surtout, que le moteur hors-bord est utilisé. C'est à partir de ces régions qu'il va progressivement occuper le terrain pour atteindre des zones de moindre navigabilité, devenant ainsi la principale force de propulsion des embarcations des pêcheurs artisanaux et des cultivateurs. Nous livrerons dans ce texte les résultats partiels des investigations faites autour de l'impact de l'usage du hors-bord dans le pays orungu.

Jusque là, ces populations vivaient essentiellement de pêche. Elles étaient dépendantes de l'eau et des ressources halieutiques marines qu'elles pouvaient cueillir, en fonction des moyens techniques dont elles disposaient. Dans ce contexte de production, la navigation et la pratique de la pêche, les pêcheurs ne disposaient que de la pirogue monoxyle mue par la force musculaire par l'intermédiaire de la pagaie et/ou de la perche. Celle-ci était relayée par la force éolienne grâce à l'érection d'une voile qu'on ne pouvait utiliser que lorsque les vents étaient favorables. Les marées, les hauts-fonds, les courants et les vents contraires ne facilitaient pas toujours les trajets qui parfois se prolongeaient. Il n'était pas facile de concilier toujours, les impératifs de temps et les changements de marées. Elles consistaient à elles seules des obstacles qui contraignaient à des haltes non prévues et susceptibles de se prolonger. En effet, pour peu qu'on prenne une heure de retard en marée descendante, les voyageurs peuvent se trouver échoués sur un haut-fond et contraints d'attendre l'autre marée lorsqu'elle montera.

Aussi face à ces aléas, les pêcheurs Orungu et les autres, n'ont pas hésité longtemps, ils adoptèrent le nouvel outil qui les affranchirait de certains contraintes; et avec lequel on peut voyager sans toujours tenir compte des marées ou des vents.

- Avec le Moteur, il y a mésapprentissage sur les plans;
- Technique, il y a une perte de technicité dans la production et l'usage des auxiliaires de la navigation.

Les écopes ne sont plus fabriquées, on se contente de couper les récipients en plastique qui servent d'emballages aux produits de fonctionnement et d'entretien du moteur, les huiles essentiellement.

Alors qu'il y avait une véritable industrie artisanale dans la fabrication des écopes, pagaies, tissage des cordes.

On ne s'applique plus dans la fabrication des pagaies.

Les voiles, leurs techniques et accessoires ont disparu avec tout le corpus de vocabulaires y relatif. Le calcul des vents devient superflus sauf quand ils rendent les voyages impossibles par leur violence, en cas d'orage par exemple.

Lorsqu'on parle de la voile ou des écopes aux jeunes générations, elles ont l'impression que c'est de la préhistoire.

Sur le plan social, la disparition de la voile et sa substitution par le moteur vont entraîner des changements sociaux. On peut les résumer: la solidarité effective qui liait les pêcheurs a disparu. En effet, à l'époque de la voile, lorsqu'on avait fini de pêcher et qu'il fallait aller vendre le poisson en ville, les pêcheurs se regroupaient dans une pirogue et chacune avait un délégué pour vendre la production de son *Numbu*.

Ceci se faisait sans contrepartie financière. Le temps ainsi épargné par le reste de l'équipe était investi dans les activités connues: ramandage des filets, réparation des voiles, des maison ou la quête du bois de chauffe pour fumer le poisson ou encore l'entretien des pirogues.

Mais les moyens, c'est-à-dire les outils de production: *mbuza, adja, alouso*, performant à l'époque des voiles, le sont moins avec le moteur.

En effet, celui-ci a de nombreuses exigences et contraintes: carburant et les huiles, les pannes et les pièces de rechange (détachées) alourdissent les charges récurrentes. Autrement dit, quelles que soient les quantités produites, les exigences en carburant doivent être remplies.

Ceux qui ont pu opérer un changement dans leurs outils, pour les adapter au nouveau contexte technique ont quelque peu survécu.

L'avènement du moteur hors-bord a produit des changements dans les techniques, notamment la fabrication même des pirogues, mais aussi des mentalités.

La solidarité n'était plus de mise, aussi, lorsque vous avez eu, avec quelques kilogrammes de poissons, si vous les confier à quelqu'un qui a une pirogue motorisée: il vous exigera un droit de passage. Ceci est valable lorsqu'il vous embarque pour un trajet quelconque, car (les) nécessités du carburant obligent.

Si l'achat du premier moteur a été relativement aisé, parce que la voile permettait d'économiser les gains, son renouvellement n'est plus facile. La voile exigeait une maintenance sommaire et son renouvellement facile.

Le moteur apparaît plus comme un signe de progrès technologique, reflet d'un progrès économique et d'un certain standing social. Il a été adopté avec enthousiasme; mais tout en constituant une révolution, les populations n'ont pas tenue compte des différents paramètres de ce nouvel outil.

L'outil qu'elles venaient d'adopter est conçu dans une logique différente tant sur le plan économique (cadre d'exploitation) que sur le plan de sa conception philosophique.

Les pêcheurs, en adoptant et exploitant leur moteur, n'ont aucune maîtrise, ni du contexte de production, ni des circuits de distribution encore moins de la logique du système de production et d'usage.

En effet, si la pirogue, la pagaie et la voile répondaient à un contexte d'un type de production et s'harmonisaient avec le système de représentation endogène, le moteur hors-bord s'inscrit dans une vision différente.

La gestion de la pirogue à voile était définie et circonscrite dans un processus dont ils contrôlaient tous les éléments (modules) depuis la conception

jusqu'à l'utilisation en passant par la réalisation. Celle du moteur nécessitait une remise en cause du système jusque là admis.

Il s'imposait avec ses exigences et ses contraintes. C'est à l'usage que les populations vont apprendre la nature du moteur, et vont en découvrir les inadéquations et autres incompatibilités.

La pirogue, même à voile, n'affranchit pas son utilisateur des contraintes naturelles, loin s'en faut; elle avait d'autres servitudes, mais les artisans-pêcheurs faisaient face à ces problèmes et les résolvaient à leur niveau.

En résumé, devant cette situation, les conséquences sont importantes. Et elles consistent en une perte de technicité. En effet, la technologie endogène va connaître un repli, avant de disparaître complètement dans certains des ces aspects. Tout le corpus du vocabulaire lié à la navigation se perd. Avec lui tous les avantages du voyage à la voile entre autres l'éducation et le dialogue. La pirogue à voile est silencieuse et les voyages relativement longs. Les adultes mettaient ce temps à profit pour parler et répondre aux questions des plus jeunes. Ces interrogations étaient, suscitées par l'observation. Ainsi la flore, la faune aquatique et les vents et d'autres phénomènes de la vie trouvaient dans ce cadre l'occasion de se manifester et d'être expliqués. Toutes les conversations qu'on a eues au cours du voyage, restaient entre les navigateurs, même les plus ésotériques.

– Les jeunes générations qui sont apparues en même temps que les moteurs hors-bord n'ont pas connu l'époque précédente. Elles en sont dépendantes et n'ont pas un engouement pour la pénibilité des trajets à la pagaie. Les charges récurrentes n'ont pas toujours permis de thésauriser pour constituer une épargne qui servirait à renouveler son moteur dont la durée de vie est imprévisible. Les jeunes désertent les villages au profit des villes, tandis que les plus âgés vont rester dans les villages, eux aussi entamés par l'idéologie du moteur, il naît un complexe. On ne peut plus revenir à la voile, surtout qu'aux époques florissantes, la tendance était à l'acquisition des moteurs de plus en plus puissants pour aller vite, bien que le temps gagné n'était pas toujours investi dans des activités lucratives. Il y a donc un repli, car la pêche sans le moteur n'est plus d'actualité. C'est ce qui va amener les personnes âgées à se replier vers Tchempolo/Orembogange pour se consacrer à une agriculture de survie, vidant les territoires d'Inenge où l'on ne vit que de pêche.

Apparition d'une (classe) catégorie d'artisans, les réparateurs des moteurs.

L'espace sidéral est conçu à la fois matériel, physique, immatériel et métaphysique. C'est un habitat, c'est-à-dire qu'il y a des êtres physiques et suprasensibles qui ont leur résidence dans cet espace qui est également, un espace multiple. Il est appréhendé physiquement par les éléments qui tombent sous le sens notamment la vue, mais aussi spirituellement et intellectuellement.

Les oiseaux et tous les êtres qui constituent la gent ailée et aérienne, en font leur espace de prédilection les *Ngwemiene* les désignent sous le concept de *ayoni*. C'est le domaine d'évolution des nuages dont procède la pluie et les vents. En effet, les populations des bords de la mer ou des rives des océans dont la vie en dépend, savent distinguer les types de nuages. Il y a des nuages de pluies, c'est à dire qui annoncent une averse, et les autres qui sont généralement des vents. La position des nuages et le site qu'ils occupent permettent aux pêcheurs marins de prévoir la pluie ou un vent violent dans une période très courte, moins de vingt quatre heures. Il y a donc dans la conception des gabonais un rapport de cause: effets des nuages, de la pluie et des vents. Lorsque la lune est noyée dans un certain types de nuages dont la couleur change, c'est un signe de pluie, de vents ou des deux.

Les astres notamment le soleil, la lune et les étoiles, déterminent la conduite des activités culturelles et économiques. La position des étoiles et de la lune leur progression sont compliquées interprétées comme la poule et ses poussins. L'étoile «*Etonde nkolo*», qui aime le crépuscule, se déplace et sa position est liée à celle de la lune qui à son tour indique la position de la marée (flux/reflux).

L'étoile la plus scintillante, le soir, est définie comme le symbole des amours *Ogegeni w'aronda*: l'étoile des amoureux. L'apparition ou non des étoiles (est un) présage de la pluie ou du soleil pour le lendemain.

## LA LUNE: *OGWELI* OU *NGONDE*

La lune est une séquence dans la computation du temps, elle détermine le calendrier. Elle est un processus en plusieurs étapes ou phases que nous essayons de résumer, tel qu'il suit:

- La nouvelle lune: apparition – *Ambomunya*;
- La pleine lune *Nkoma* qui se subdivise en *Nkoma Nyango* petite pleine lune et en *Nkoma Mpolo* la grande pleine lune;
- Le deuxième quartier: on dit *Ogweli wa djarwi* la lune s'est fendue;
- Et enfin la disparition: *Amperiza* (la perte) disparition.

Parfois on constate que la lune n'apparaît pas le jour où elle est attendue; on dit alors que *Ogweli wa nimbi Esonge*, la lune à nier *Esonge* au sens de cacher son apparition.

Les enfants qui naissent pendant les phases de la lune, celles-ci déterminent leurs noms. Dans ce registre, nous nous référons aux anthroponymies: *Esonge*.

qui correspond au premier quartier. *Koma*, la pleine lune; *Ngonde*, la lune est synonyme de *Ogweli*.

## LUNE ET MAREE

Les mouvements des marées et Leurs niveaux sont étroitement liés à la progression du processus lunaire, équivalent du mois dans la computation occidentale. La petite pleine lune qui dure approximativement trois (3) jours, correspond à la grosse marée. A cette phase la lune (apparaît) est visible entre *Ilingo* et *Nkolo*, le soir, autrement dit entre 18h30 et 19h20. Elle sort du côté de *Abundje*, c'est-à-dire, de l'intérieur des terres et progresse vers l'océan, elle s'arrêtera à mi-parcours; elle observe une position penchée. A deux (2) heures du matin, en position oblique, elle se dirige vers la mer.

La grande pleine lune, la progression est la même qu'à la phase précédente. Elle dure trois (3) jours. Elle se caractérise par de très grosses marées qui à 6 heures, monte encore légèrement presque pleine au fur et à mesure que la lune avance (dans le temps), elle apparaît de plus en plus tard, le soir. On dit qu'elle fait dormir les enfants: *ogweli wi dewinya awango*.

La marée monte le soir jusqu'au moment où elle se laisse voir. A ce moment précision dit, la mer se retourne (tourne) pour amorcer le reflux. Parfois on dit, qu'elle a soustrait une vague (*ogewa*), au moment où on l'aperçoit. En saison sèche la fraîcheur culmine avec la pleine lune. C'est un espace temporel favorable aux amours champêtres d'où le dicton: *inanga iwya nytewa niie nironyi nyami koga do*: «Beau clair de lune pour étendre ma bien-aimée sur un tronc d'arbre».

Au troisième et quatrième jours, la lune perd sa rondeur. On dit alors qu'elle a été volée par *agema*, les récolteurs de vin de palme. Elle se signale par un défaut de rondeur (forme). Entre 6h et 7h la marée est pleine. Les courants sont très forts. Elle paraît descendre monter plus vite, et les hauts-fonds se découvrent d'avantage en marée basse. Les conditions de navigation sont plus dures.

Comme les marées, les apparitions de la lune connaissent un décalage horaire. Nous l'avons observée pendant trois jours; cela donne:

- - le 17/08/89      la lune apparaît à 19h30
- - le 18/08/89      la lune apparaît à 20h30/21h
- - le 19 / 08 / 89    la lune apparaît à 21h30

Progressivement on va vers *idjarwa*, la fente, la marée monte (le reflux se poursuit) jusqu'à 7h du matin.

Et ici la marée est petite. Lorsque le croissant (la 1/2 lune) est presque parfait, la marée est *ntogo*.

- *Nkelenyoni*: marée basse des oiseaux;
- *Onongwa were remienoduwa*: c'est-à-dire que la situation des mouvements des marées ne peuvent être déterminés par un profane (non averti);
- *Onongwa*: réveil, c'est à dire que la marée change amorce la progression de la petite à la grosse marée;
- *Eningo evolo*: la grosse marée qui culmine avec *amperiza*, la disparition en vue d'une nouvelle lune. Cette période s'étend sur deux jours;
- *Olwana. de dwana*: s'asseoir, la grosse marée amorce la «mort»;
- *Eningo za djuwi*: la marée (qui était grosse) est morte. Elle compte deux jours;
- *Amperiza* est une période, un temps vide sur le plan cosmique. Certaines activités sont à éviter en cette période; c'est le temps du repos lunaire.

## LUNE:

- *Etonde nkolo* qui aime le soir (crépuscule).
- La lune est à gauche de l'étoile par % à celui qui observe. Elle forme avec l'étoile une ligne oblique pour donner un angle = 30°
- Cette situation est observable au 4<sup>e</sup> jour du 1<sup>e</sup> croissant (quartier).

La période de la petite marée est favorable à la pêche à la ligne, car les courants sont très faibles et les mouvements très lents, aussi, les poissons (gros) prennent le temps le flâner et de chercher pitance. C'est la fin du premier quartier, encore appelée *ntogo*, la marée monte le matin toujours.

Avec *nkelenyoni* qui succède à *olwana*, les hauts-fonds sont presque hors de l'eau, ce qui favorise l'occupation des ces endroits par les oiseaux qui se nourrissent du menu fretin qui reste à la faveur de cette eau contenue dans les flaques. Il n'y a presque pas de courant pendant le flux au point de s'y méprendre d'où le qualificatif. A 9 heures, la marée est basse complètement.

La période de scission se caractérise entre autres, par le fait que la lune se voit le jour, mais plus près du côté de *abundje* (opposé à l'océan).

## LA LUNE EST

- *Abundjonaga g'imbokqla s'inkwa*
- *Ombwiri aye pazangana go mbeyi yobamba*
- *Mbolo nwanio aye azanaganago jyaimboksakoke*

La lune reste bloquée dans sa course presque au Zénith. On dit qu'elle attend la marée.

## PHASES DE MARÉE:

- Marée pleine: *guguru*, elle est *gore*, immobile
- Elle tourne: *akegwi*, elle change pour le reflux
- *Eningo zatawi zerenkele*, elle est basse
- *Nkele gozogoza*, complètement basse, elle est *gore*

Cette étape fait place à *idendia*, elle change pour amorcer le flux.

Au premier quartier tous les jours la lune progresse de la mer vers *abunje*, c'est-à-dire d'Ouest en Est, direction opposée à celle de la période de pleine lune E-O. La lune devient rougeâtre et jaunâtre, ces colorations marquent le début du reflux ou les prochains vents.

## LES VENTS

Aux phases de la lune correspondent les types de Marées qui constituent également des séquences de durée. Et en fonction des saisons. La lune et les marées s'accompagnent de vents. Les phases des marées nous introduisent dans l'étude des vents:

- *Olwana*: pendant cette période, les vents sont fréquents et cela en toutes saisons;
- *Onongwa*: les vents sont plus fréquents et plus forts en saison sèche. Dans les milieux des pêcheurs artisanaux, on fait plus attention aux conditions météorologiques. On redouble de prudence, en allant en mer.

C'est ce vent particulier qui annonce le changement de marées (reflux/flux) et la direction des vents, et par de leur nature, il est nécessaire de connaître la direction et la force des vents.

Un vent souffle toujours à chaque phase de la marée lorsque la marée est au stade de *ijdendia*, il souffle un vent particulier sous forme d'une rafale pas très fort, mais qui permet aux connaisseurs de savoir que la marée commence à monter, même s'il se trouve à plusieurs Kilomètres de la mer. Ceci est valable également en marée pleine, juste avant le reflux. Ces vents soufflent pendant à peu près 1/2 heure (30 mn). Il cesse et fait place au vent normal. Ces phases s'accompagnent aussi de cris et de chants de certains oiseaux. *izombo, kurumbe, powe*.

Les registres des vents sont très fournis, qui indiquent leur nature par rapport aux saisons et des directions d'où ils partent. On les apprécie en fonction des préoccupations du moment, notamment par rapport à la navigation en mer, et dans les lagunes et lacs et lorsque, c'est l'époque du brûlage des plantations nouvelles. Nous donnons une liste sommaire des principaux vents et de leurs caractéristiques.

On peut retenir trois (3) types de vents dominants qui vont changer de nom en fonction de leurs forces et de leur origine (provenance) et de leur direction *komi, olomba et bolo*.

### **KOMI:**

*Komi* désigne l'aval, le sens du courant quand la marée descend (reflux). L'aval correspondrait au nord géographique. Ce vent souffle dans le sens opposé aux eaux des fleuves. *Kowe komi* c'est l'aval du fleuve. Dans ce sens il pourrait correspondre à la direction de la mer du fleuve ou du lac dans lequel se déversent les eaux des cours d'eau. il se confondrait avec l'ouest bien que le cours d'un fleuve ou d'une rivière ne soit pas linéaire:

- 1) *Komi*, tout court
- 2) *Komi yoronga, komi qui vient du large*
- 3) *Ayangie evoge*, se fâche à cause du vent *ayangie*
- 4) *Ngongonyanto*

Lorsque le vent appelé *nkomi* se distingue par sa violence, il devient *sikwani*. Il souffle dans le sens *Rousselot/Tchenge* vers *Yombe rade*. Très violent *ayangie* se transforme en *sikwani* et provient de *ntchenge*.

Dans la direction Port-Gentil-*Yombe* par la voile:

- 1) Les vents très favorables sont le *nkomi* qui sort de la concession ELF/TP/Rousselot;

- 2) Le *nkomi* part également du nouveau Port, c'est le *nkomi* du large (*oronga* en étendue et non en profondeur). On peut hisser sa voile dès le marché. Elle est placée droite;
- 3) *Ngongo nyanto*, d'origine du Cap Lopez (SOPECOBA) la voile est à droite;
- 4) *Ayangie*, provient de *ntchenge*, mais pour mettre la voile de manière compatible avec le vent, il faut aller chez *Koun*, au départ de Port-Gentil.

Les différents vents appelés *komi*, ici, sont des vents de saison de pluies, à l'exception de la variante *ayangie* qui est le seul *komi* de saison sèche. Il peut devenir très fort au point de se transformer. *Komi* désigne l'aval, *olomba* désigne l'amont.

*Olomba*: est un vent de saison sèche. Ses origines sont *nyamba*, *aranga*, *bunduronga*. Il souffle le matin.

- 1) *Bolo* provient de *Yombe*;
- 2) *Ogula*, qui ont la même provenance mais le *Bolo* est très doux, alors qu'*Ogula* est très fort.

**Bolo** va se subdiviser en plusieurs types:

- 1) *Bolo Y'intche*, de *Bunduronga*;
- 2) *Bolo Y'intungu* de *Tchongoyingo* et de *Gongwe*.

Le *Bolo Y'intche* est dit *Nyanto*, femelle.

Le *Bolo Y'intungu* est *Nome*, mâle, plus fort.

Ces vents sont favorables pour la voile quand on part de *Yombe* vers Port-Gentil, *Tchenge* et *Igiri*.

## NGONGO

- 1) *Ngongo nyanto*;
- 2) *Ngongo y'intungu*, on ne peut pas naviguer, les embarcations sont protégées du côté de Port-Gentil. C'est un vent très violent.

## OGULA

- 1) *Ogula wogowe*, c'est *Olomba* devenu violent (fort). On ne peut mettre une voile. La mer est démontée. Il provient d'*Apomande*;
- 2) *Ogula-wi weze*, il provient de *Weze* relativement faible, permet la navigation;
- 3) *Ogulo kangwe*, vent très violent. Il fracasse les arbres et soulève les toits, sans pluie.

*Efizagenge* est un vent tournoyant et tourbillonnant qui soulève les toits et va les déposer très loin. Il vient comme une rafale, il n'est pas toujours violent. Il soulève la poussière et feuilles. Il est souvent localisé et est toujours de passage.

La pluie lave la lune, aussi, à chaque nouvelle lune, le premier jour, s'il pleut, cette pluie est dite qui lave la lune.

Le risque de pluie est plus grand, lorsque la marée monte. Quand elle descend, on ne craint pas la pluie.

*Onwongwa* est caractérisé par la vague, c'est-à-dire que la mer est houleuse; aussi la période de grosses marées est réputée relativement dangereuse pour les navigateurs qui doivent faire attention et calculer les moments de départ. Les vents sont particulièrement forts. Ils sont fréquents voire permanents en saison sèche, tandis qu'on observe des périodes de calme plat en saison pluvieuse, sauf dans les cas d'orages. L'absence de vent pendant cette période, rend la navigation par voile pénible et longue. Les pluies deviennent rares au cours de la pleine lune.

Comme on peut le constater, tous ces éléments laissent des stigmates dans les esprits et définissent une mentalité et une conception du temps et du travail.

Cette conception du temps s'oppose à celle du temps industriel et occidentale où il y a un temps méticuleusement divisé. Ici, ce sont les tâches qui vont déterminer le temps lequel va de pair avec le cycle naturel. C'est-à-dire des conditions climatiques et du cycle naturel qui s'impose ici à l'homme.

D'où un certain nombre de proverbes qui traduisent la contrainte temporelle à laquelle les paysans sont soumis. Elle constitue la conditionnalité des activités de production. C'est pourquoi l'organisation du travail et des activités culturelles et de loisirs vont tenir compte, et seront largement tributaires du processus naturel.

Le temps n'est pas conçu en unités vides, il est par les tâches auxquelles on s'adonne. Un homme qui exécute une tâche et qui, en longueur est un paresseux. Conçu sous la forme d'une tâche à exécuter, le travail n'est pas infini. Il est limité dans le temps. Lorsque quelqu'un bâtit une maison, il le fait par

étape-tâche, c'est-à-dire par séquence, il prendra le temps d'aller couper les poutres, de confectionner les tuiles de paille et les autres accessoires. Quand il a tout rassemblé, il commence à ériger sa case, il prendra un mois s'il le faut mais, il n'y restera pas une éternité. Cette conception et cette organisation du travail rend possible l'entraide dans le village. En effet, les voisins peuvent surseoir à leurs activités pendant quelques jours pour apporter leur concours à celui qui est dans le besoin; parce que le travail à effectuer est circonscrit dans le temps. Il ne cause pas de préjudice à celui qui vient contribuer.

Dans la société traditionnelle l'activité de pêche est tantôt principale comme l'agriculture vivrière, tantôt comme un appoint secondaire.

Les Orungu comme les populations côtières et des abords des grands fleuves pratiquent aussi l'agriculture vivrière quand la terre le permet, mais la pêche reste l'activité dominante. Cette agriculture à petite échelle, est du ressort essentiellement des femmes; alors que la pêche en mer et dans les fleuves est une activité masculine. Même si on peut la combiner avec une agriculture de subsistance. La pêche dans les rivières est une pratique des femmes parallèle à l'agriculture. Par rapport au temps nous parlerons principalement de la pêche masculine dans les fleuves et en mer. Elle est essentiellement artisanale elle est le reflet du degré technologique des moyens de production disponibles.

Ces techniques soumettent dans une large mesure le paysan-pêcheur aux contraintes de la nature et aux caprices du climat et du temps atmosphérique.

Lorsqu'on observe la lune, plutôt le cycle lunaire composé de quatre quartiers selon la division occidentale nous avons le mois de quatre semaines de la computation mensuelle. Dans la conception des Orungu, le cycle lunaire a six phases principales; d'autres intermédiaires sont secondaires. On y constate une vision plus complexe du calendrier lunaire.

Sur les côtes maritimes les étapes de la lune correspondent à différentes positions et mouvements de la marée. Tous les pêcheurs lisent la position des marées en regardant la lune. C'est qu'il y a un lien naturel entre marées et lune. Aux changements de la lune correspondent des mouvements et des positions différentes des marées. La petite et la grande marée sont déterminées par les phases progressives de la lune. Un homme averti connaissant les marées, détermine sa position en regardant la lune. Aux six phases définies plus haut auxquelles il faut ajouter les phases intermédiaires, correspondent des types de marées spécifiques et bien distinctes.

A la lecture d'une carte des marées on s'aperçoit qu'elles changent tous les jours et qu'il y a un décalage horaire qui se situe entre quarante cinq minutes à une heure, entre le flux et le reflux. Les courants également varient entre la grande et la petite marée.

Quelles sont les conséquences de ces variations sur l'organisation du temps de travail et du travail du pêcheur artisanal ?

Tout ceci a une incidence sur le temps en termes de durée de la partie de pêche, et/ou du voyage. Aux contraintes naturelles s'ajoutent les contraintes techniques qui sont des facteurs déterminants. Ils ne permettent pas toujours une rigueur dans l'observation des délais, et ne prédisposent pas à un horaire coercitif à l'image du découpage du temps industriel. Ceci a pour conséquence de créer une mentalité qui peut paraître comme de la nonchalance ou du laxisme, lorsqu'on met ces pêcheurs dans d'autres conditions de production en leur imposant une autre conception du temps de travail.

Lorsque l'artisan pêcheur veut se rendre à son activité quotidienne, il doit tenir compte de ces exigences naturelles et non des contraintes d'une division de la journée en heures fixes et limitées.

Les moyens, les techniques de pêche imposent aussi leurs contraintes. Nous citerons trois exemples:

- *Idja*: est un engin de pêche, constitué par une claie en bambou, la technique d'utilisation consiste à pratiquer un barrage dans la mangrove en marée pleine et lorsque les eaux se retirent, pendant le reflux, les poissons sont retenus et le pêcheur vient simplement ramasser le poisson dans l'espace asséché. Cette technique de pêche est tributaire des mouvements des marées. Aussi elle se pratique généralement de nuit. Les heures de départ sont variables, étant donné que la marée n'est pas basse ou pleine tous les jours à la même heure. Celui qui s'adonne à la pêche à la claie est soumis aux aléas des marées, autrement dit à une variation du temps en termes d'heures de départ. Elle est plus fructueuse en grosse marée dont les eaux sont en général plus troubles, ce qui favorise la pose de la claie.
- Le deuxième élément technique est la pêche à la ligne, celle-ci se pratique dans des endroits où se concentre le poisson et à des phases particuliers de la marée et de la lune. La connaissance des comportements des poissons aux diverses époques de l'année ou aux périodes des marées permettent de déterminer les moments favorables. Quand la marée amorce le flux et/ou à certains endroits le reflux et selon que c'est la grande marée ou la petite marée. A mis parcours, il n'est plus possible de prendre du poisson, les courants devenant trop importants. Les poissons n'ont plus la possibilité de flâner pour chercher pitance. Ils passent trop vite. Cette technique, comme la précédente, est soumise à la mobilité horaire. Les sites (*imbiro*) où se pratiquent sont définis comme des points de concentration du gros poisson selon la marée.

- Le troisième exemple que nous voulons prendre, c'est la pêche à l'épervier; filet de forme conique au repos et qui se déploie en cercle lorsqu'il est jeté. Cette technique ne permet que de prendre les poissons de petite taille comme la sardine, le mullet, carpe, etc... et dont la capture est plus aisée dans les hauts-fonds et en marée basse ou pleine et par faibles vents, bien qu'avec une certaine envergure et à son poids, l'épervier est utilisé avec bonheur dans des profondeurs relativement importantes, notamment dans la pêche à la sardine qui est un poisson de surface, la pêche à la sardine ou à la ligne pouvait se pratiquer à n'importe quel moment de la journée et on changeait l'heure de départ presque tous les jours.

Selon les marées et les saisons, ce type de poisson se concentre dans les zones près des côtes ou au large, ce qui change les horaires de départ à une partie de pêche, leur montée à la surface est liée aux phases des marées et aux vents et sont limitées dans le temps. Les vents violents ou trop forts ne sont pas propices à la pêche, à cause de la houle qu'ils déchaînent. Ils rendent les conditions précaires de sécurité aux périodes où la pêche à l'épervier est impraticable, les pêcheurs se livrent à d'autres activités de la chaîne du travail de la pêche.

On peut citer la coupe du bois pour sécher le poisson; la réfection des filets ou leur confection, préparation des voiles, l'entretien des pirogues, la réfection des maisons ou aux activités artisanales. La pêche au harpon ou *Ipela*, grands mammifères aquatiques, lamantins, hippopotame, rhinocéros et les gros poissons est une autre forme de pêche-chasse que les Orungu pratiquent avec bonheur.

Les croyances impliquent une activité symbolique dans le travail du paysan et du pêcheur.

Les aspects idéologiques auxquels nous faisons allusion par rapport à la vie paysanne, comprennent les interdits, les rites et cultes divers qui soudent des croyances des peuples auxquels nous nous référons. Les configurations religieuses, la vision cosmologique de la nature infèrent un certain nombre de comportements psychologiques et de pensée qui déterminent dans une large mesure l'attitude qu'ils ont face au travail et à la conception du travail et les pratiques des Orungu et leurs mentalités.

## **LES CROYANCES LIÉES À LA MER**

D'une manière générale, les peuples ne se contentent pas d'exploiter simplement les espaces ou de les investir par leurs habitations; ils cherchent à comprendre les phénomènes et leurs enchaînements. Il en va des autres peuples

comme des Orungu, qui en s'installant à la côte, ne se contenteront pas d'une simple relation de proximité, mais ils vont traduire cette maîtrise de l'écosystème marin par une édification d'un système à double dimensions.

La première s'exprime dans les éléments de la technologie surtout en matière de navigation. Celle-ci se reflète non seulement dans les pirogues, les voiles et les pagaies, mais aussi par le corpus du vocabulaire lié à la navigation et surtout par l'ensemble de notions et de concepts par lesquels les Orungu définissent le système des vents et des marées.

A ces éléments purement techniques et cognitifs viennent se superposer une réflexion sur la définition de la mer, de son contenu et des rapports spécifiques qui naissent de cette nature de la mer. Ils sont essentiels dans la formulation de l'identité orungu, différent des autres, mais dont la différence se fonde sur leur pratique et leur connaissance de la mer. Autrement dit, dans un effort de conceptualiser l'expérience acquise et de trouver une solution aux problèmes posés, les Orungu vont édifier une cosmogonie dont les acteurs vont déterminer plus ou moins leur vie et caractériseront leurs rapports social, culturel, économique et politique avec la mer et son écosystème.

## **CROYANCES ET COSMOGONIE**

Demandons à un enfant orungu: pourquoi la marée monte et descend tous les jours?

Il nous répond: c'est qu'un monstre boit l'eau de la mer à certains moments et qu'il la recrache.

Il est ainsi communément admis que la mer est habitée par des êtres qui se présentent tantôt comme des extra-empiriques: les Imbwiri. On traduit Imbwiri comme des divinités ou génies, mais ils sont des êtres fondamentalement doués de qualités au même titre que les hommes. Ils sont conçus dans un rapport à l'homme qui les place au-dessus de celui-ci mais dont le pouvoir peut-être capté et mis au service de l'homme. On peut également les apprivoiser et les mettre au service de l'homme. Mais il reste que ce sont ces être-là qui détiennent la capacité ou non de pourvoir en produits de la mer.

Selon les croyances généralement admises, les poissons, les mammifères, les cétacés marins ou aquatiques sont les produits des Imbwiri qui les mettent à la disposition de l'homme. Il doit en faire usage selon ses besoins et avec parcimonie. Les extra-empiriques organisent la pénurie ou l'abondance. Le commerce avec les hommes restent marqué par la précarité, l'harmonie peut être rompue à tout moment. Face à cette instabilité relationnelle, le peuple marin a mis en place un ensemble de procédures et de pratiques dans le but d'assurer

la cohésion des rapports réciproques. Elles se concrétisent dans des rites nombreux et spécifiques.

Les rites sont un ensemble de procédures et de pratiques dont la finalité est plurielle. Ils consistent en prières, offrandes, dialogues, en des sacrifices et en des libations. Le rite fondamental s'appelle Mpago, procède du verbe Pa qui signifie donner, mais ici il introduit une idée de réciprocité; on donne en contrepartie de quelque chose. Sans entrer dans les détails, il faut tout simplement dire Impago (pluriel) sont hiérarchisés et vont du plus simple comme verser un peu de boisson dans l'eau avant de boire (partager) aux grandes cérémonies solennelles et fastes. Par ces rites, les Orungu sollicitent l'abondance en éloignant la pénurie, ils éloignent les calamités naturelles, les maladies, ils se pratiquent lorsque les parties de pêche ne sont plus fructueuses; avant et après la guerre ou lorsque certaines manifestations traduisent une rupture d'interdit ou la transgression d'une disposition prescrite par les Imbwiri. Certains Impago étaient cycliques, tous les ans, à chaque début de saison de pluies, tous les 5 ou dix ans.

L'lvago vis à recréer les conditions de l'harmonie fondamentale entre l'homme et le monde, de celle-ci procède la cohésion. Aussi, le rite est l'occasion de réparer les cassures sociales, «laver» les coeurs des rancunes et des rancœurs. Il est un rite d'énergie et d'unité fondamentale retrouvée ou recrée. Les rites s'adressent aussi bien aux Imbwiri qu'aux morts, surtout à la catégorie des ancêtres; d'ailleurs ils vivent en symbiose.

Toute la culture ou la civilisation orungu sont imprégnées ou se construisent autour de ces être-là, eux aussi hiérarchisés. La croyance à l'existence des Imbwiri est un principe cardinal dans l'univers culturel. Il n'y a pas de domaine où ils n'interviennent pas: économique, culturel, social ou intellectuel. Nous illustreront, en nous appuyant sur l'onomastique orungu, deux registres nous intéressent:

- 1) L'anthroponymie
- 2) et la Toponymie

La cosmogonie bâtie par les Orungu autour des Imbwiri se concrétise dans les instances intellectuelles et culturelles. C'est pourquoi elle est une source des noms de personnes. Pour nommer un enfant, les Orungu vont puiser dans le monde des génies. Cette origine divine donnera des patronymes comme Romombo qui pourrait renvoyer à deux réalités. Premièrement, Ronombo est composé de deux parties, le préfixe R, c'est-à-dire Rà, Ré ou R' est un terme d'adresse, de noblesse. Il signifie père, et rappelle rère, le père ou Dieu. Dans le patronyme, il signifie le père Onombo; Onombo dans la civilisation orungu est une danse liée à

l'éléphant dont le génie s'appelle onombo (esprit). La danse est célébrée après l'abattage de l'animal pour lui rendre hommage et conjurer les mauvais sorts et les effets contraires. Dans cette hypothèse Ronombo renvoie à l'éléphant et à son génie, élevé au rang de père, surtout de roi. La deuxième hypothèse renvoie à la mer elle-même et aux croyances qui lui sont attachées dont le lien s'exprime dans le vocable composé: Ntchuwaronombo. Ici Ronombo est un génie et il est propriétaire de la mer et de l'Océan. Ntchuwa Ronombo se traduit par l'océan de Ronombo. En patronyme, il a une tonalité connotative qui renvoie à l'ombwiri Ronombo. Dans un autre domaine, Ronombo fait référence à la forge. Cette référence est rendue concrète par une autre anthroponymie: Ronombo fait référence à la forge, dit, Ronombo la forge. Il est le génie de la forge. Onombo est un Ombwiri qui a élu domicile à Mpembe. Par respect on l'appelle (Père) Ronombo.

Deux autres anthroponymies reflètent l'échange constant entre les hommes et les Imbwiri et l'influence de ceux-ci sur ceux-là; ce sont Nyangenyona et Mbataganga.

- Nyangenyona est composé de Nyangé, l'ibis blanc et Nyona qui veut dire nouveau, au sens de renouvellement. A l'origine un homme appelé Agoma, tombe dans l'eau au large et devant son village, AGOMA, tombe dans l'eau au large, devant son village, Arange. On le croyait mort noyé; alors que par son Okowe, il s'était rendu chez les Imbwiri. On organisa des séances d'Erombo, danse à l'honneur des génies. Au matin de la cinquième séance, il vit apparaître sur le banc de sable quelque chose de tout blanc. Lorsque les gens s'en approchèrent, c'était Agomo qui revenait de chez les Imbwiri. Il s'appeller Nyangenyona.
- Quant à Mbataganga, le procédé est le même mais il s'agit d'une femme Mbata est un siège rituel, Aganga désigne l'ensemble des Institutions initiatiques y compris les spécialistes des rites liés aux cultes des esprits et des Imbwiri. A son retour elle a joué un rôle très important dans Mpago et celui d'intermédiaire entre les hommes et les Imbwiri notamment par l'interprétation des messages de ceux-ci. Elle savait leur parler et se faire comprendre. Les Imbwiri comme source anthroponymique s'étend jusqu'aux noms des clans ou des lignages dans lesquels leur existence occupe une place centrale, même si parfois c'est de façon indirecte et larvée.
- Si les Imbwiri ne donnent pas directement et automatiquement leur nom aux structures de parenté, ils déterminent leur existence et conditionnent leur processus historique.

- Dans la cosmologie en question les génies pour se manifester aux hommes prennent plusieurs formes. Ils sont poisson ou mammifère. Les poissons en général sont les enfants des génies de la mer; les plus gros sont soit les génies eux-mêmes soit des vaisseaux dans lesquels ils voyagent.
- C'est donc en tenant compte de cette vision que l'on peut étudier l'intervention des Imbwiri dans le processus historique des clans et des lignages. Deux exemples suffiraient à illustrer; le cas des Abulia et des Aworidela.
- Le lignage des Ibulia Rekondje est constitué par la descendance d'une femme Abulia qui a été sauvée de la noyade par un requin (Kondjé) qui la ramena au rivage saine et sauve.
- Les aworidela aussi sont la progéniture d'une femme qu'un poisson avait avalée. Il fut pris par un pêcheur. L'orqu'on ouvrit le ventre du poisson, il en sortit une femme avec un geste. Leur origine est donc un haut-fond dans la baie de Nazaré, résidence de l'Ombwiri nommé Repavarie. La femme indiqua qu'elle est Wora qui vient d'Edelya, enfant de Repavarié. Il est admis que chaque aworidela qui a des difficultés dans les prages (noyade, naufrage au tempête) il lui suffisant d'évoquer Repavarie pour être sauvé.
- Qui parle d'îles, parle de territoires, de traversées et de sites. En mièné dans le langage technique de la navigation, on parle Ndalio, Ampongo, Ntomba.
- Ronombo-ndondo, c'est une rivière qui doit son nom au pseudonyme d'un génie de son vrai nom Ampinwe, dont le caractère vendicatif oblige l'évitement de son vrai patronyme. C'est le méchant, le guerrier des Ndondo.
- Ronombo: Onombo un Ombwiri du pays Mpembe, c'est révélateur, on peut ainsi confirmer l'hypothèse d'une primo-occupation du pays par les adjumba-Tchuwa yi Ronombo 1) la mer partagée entre deux mopo bendje d'origine orungu et Ronombo d'origine non-Orungu.
- Apomande: le nom d'apomandé est à lui seul tout un programme et un document historico-anthropologique d'une grande importance. Dans le cadre de cet article nous nous contenterons de donner quelques indications.
- C'est d'abord la point fétiche des colons et des navigateurs qui ont eu à accoster. C'est la pointe Soke.
- C'est la capitale avec Osengatanga, la plus prestigieuse de la royauté orungu, c'est ici que tous les grands rois ont régné.

- Sur le plan politique, si osengatanga emporte les palmes, Apomandé en plus de son aspect politique à l'apogée de l'ère du commerce florissant, il se distingue par son côté religieux. Opamagaga, il fait ôter son chapeau. Résidence des Génies puissants, il abrite l'un des grands cimetières orungu.
- C'est ici que ROGOMBE pasol a été initié par les génies à l'art de la guerre et du commandement qui a fait la gloire et la force de son règne.
- Il est à la croisée d'espaces chargés mystiquement. A mi-chemin entre Mandji et Orembogange, et Ozege et Mpembe. Il fait front à la mer et à Orovodondo.
- Orovodondo: c'est un haut fond situé au large. Il fait face à Gongwe, à la bouée du Prince et à Apomandé, c'est le plus grand lwiros des Orungu.
- Weze: c'est une rivière qui menait à de grands villages dont le plus important portait le même nom.
- Dans la cosmogonie de des Orungu et les autres Ngwenmiene; c'est un haut lieu mystique parce que le Imbwiri y abamdji viennent en partie de là.
- Abunawiri, c'est un territoire à l'intérieur de la rivière où était érigé le village du même nom. La rivière qui y mène est souvent appelé Abunawiri.
- La traversée entre Apomandé et Weze: Aposimbi et celle entre Yombé et Mandji: Evoge, Ambonambe (bien). On l'appelle souvent Ebongepoti (qui prend le manioc).
- La traversée couramment appelée Aronyigwana, c'est Apotara, le premier nom cité, c'est parce que, dit-on, sa femme avait une plaie, lorsque vous crachez, il considère que vous leur faites remarquer la saleté que représente sa plaie, témoigner du mépris.

## CONCLUSION

L'arrivée des Orungu dans leur site actuel a constitué une équation qu'il fallait résoudre pour s'adapter, survivre et enfin pour se développer. Dès le début, le contact avec d'autres peuples a été inévitable. Ce contact a donné lieu à des conflits, mais leur avait permis de s'imprégner des réalités du milieu et s'imposer la nécessité d'échanger avec bonheur. Les échanges ont consisté à apprendre auprès d'eux, de connaître d'autres cultures et civilisations aussi comme tout peuple doué de facultés intellectuelles, ils ont su s'adapter en intégrant les

éléments exogènes à leur culture pour adopter et intégrer l'apport extérieur. C'est dans ce contexte d'emprunts réciproques qu'ils se sont mis en apprentissage direct ou indirect auprès des autres mieux expérimentés par une longue occupation du site marin. C'est dans ces conditions qu'ils ont acquis de l'expérience et la technicité indispensables qui ont été les catalyseurs d'une maîtrise et d'une connaissance suffisantes pour développer leur propre génie. Aussi, ils ont acquis la technologie nécessaire pour naviguer et les connaissances météorologiques qui leur permirent de tirer le maximum de ressources de la mer, tout en réussissant les conditions nécessaires à leur sécurité, d'une Part, et d'autre Part, l'expérience de la mer a contribué à définir une vision du monde, qui a permis de bâtir une superstructure au centre de laquelle se trouve un système cosmogonique dont la cosmologie donne des réponses aux nombreuses interrogations et permet de fournir une explication des phénomènes observés et leurs origines.

L'un des faits qui ont marqué l'évolution des Orungu, est certainement la rencontre avec l'Occident.

Les Orungu établis ici avant ou après le 15<sup>ème</sup> siècle, seront les témoins des nombreuses expéditions maritimes que les Occidentaux ont entrepris mus par des visées à la fois économiques et expansionnistes. Ils ne seront pas témoins passifs mais parfois actifs. Aussi dans la formalisation de leur civilisation, ils empruntent aux européens, notamment aux Portugais, Anglais et aux Hollandais et aux Français. Les premiers vont de loin être les plus déterminants, suivis des Anglais. En effet, sans être catégorique, nous pouvons affirmer que l'univers intellectuel Orungu a subi l'influence des Portugais avant et pendant la Traite.

Les techniques de navigation, la langue et la toponymie du pays portent leurs marques. Notre objet n'étant pas la recherche des vestiges portugais, nous n'avons retenu que quelques éléments au titre d'une illustration sommaire. Ce travail a été fait par R. Reynard (1955).

Les éléments ici retenus établissent un rapport direct ou indirect avec les Portugais, que les Orungu désignent par les Putu. Ainsi nous avons dans la langue des Portugais, Ilotiputu, manioc ou le Swaka, le couteau sont des emprunts faits aux Portugais. Si la certitude n'est pas encore établie en ce qui concerne la voile dans sa forme élaborée actuelle, l'hypothèse d'une origine portugaise n'est pas sans fondement; par ailleurs, l'une des formes des pirogues est appelée Santomé et Osowo putu et le souvenir des voiliers portugais à quatre mâts reste encore vivace. Ils le désignent par Koté. La toponymie semble plus riche.

Après la disparition du village Lisboa, le quartier lisbonne à Port-Gentil atteste de cet héritage qui se prolonge par les villages Luwanda, les sites de Ngola et Edelya, Cap Lopez, Santa Catarina. Et la baie de Nazare ainsi baptisée en souvenir d'un village de pêcheurs du Portugal, qui a certainement fourni bon nombre

des marins au temps des découvertes, R. Reynard, (1955). Ainsi les relations extérieures des Orungu ont débordé le cadre immédiat des ethnies voisines.

Elles se sont étendues au-delà des mers, en l'occurrence au Congo, en Angola et à Sao Tomé qui sont des territoires où la présence et l'influence portugaises ne sont pas à mettre en doute. Ces voyages à longues distances n'ont été rendus possibles que parce que la maîtrise des conditions d'affaires, en Guinée Equatoriale, comme à Kribi où ils prenaient aussi des épouses.

En définitive, tous ces différents courants vont constituer des acquis qui seront capitalisés par les Orungu, au point de déterminer leur nature et leur civilisation, une civilisation de la mer. Aussi, au fur et à mesure de leur évolution, les Orungu vont connaître une mutation essentielle, fondamentale de peuple simplement côtier, ils deviendront des hommes de la mer, c'est-à-dire un peuple marin. Conscients et fiers de cette transformation et des exploits qu'ils vont réaliser grâce à la science de la mer, ils vont changer de nature. Cette nouvelle essence sera matérialisée et formalisée par un nouvel ethnonyme qu'ils vont se donner: dondo. Ce nom va marquer outre le village *Abukudondo*, mais un génie *Ampinwè* qui s'est baptisé *Evembe-Dondo*. *Dondo* va marquer le haut lieu mystique qui réunit dans des *Impago* grandioses toute l'ethnie. Ce lieu est situé en mer et au large. Il est géographiquement le centre équidistant des principaux sites du pays orungu, c'est à dire la baie de Nazaré ou Ampomandé, Igeze ou large d'Osengatanga; autrement dit pays orungu qui pour l'essentiel est un territoire marin. En devenant des Dondo au lieu d'Ombèke, les Orungu actuels ne se définissent plus comme ceux qui naguère venaient de descendre à l'état frustré, cueilleurs: le changement de nom traduit un changement d'écosystème, mais également, il implique une nouvelle essence et une civilisation nouvelle, par la pratique et la conceptualisation. Le changement en apparence formelle, est le reflet d'une mutation profonde et essentielle.

**RESUMO:** O presente artigo oferece uma etnografia do povo Orungu da República do Gabão, mostrando como esse povo costeiro, originalmente agricultor e pescador, se transformou em marinheiro. Essa transformação foi acompanhada pela aquisição de conhecimentos e técnicas que deram aos Orungu um grande domínio do mar, além do domínio do ecossistema marinho ilustrado pela escolha dos produtos marinhos consumidos pelos povos costeiros e marinhos. Os Orungu possuem um conhecimento minucioso do regimes das marés e dos ventos, assim como das técnicas de navegação; o domínio das técnicas de fabricação de barcos e uso da vela faz deles especialistas em navegação de alto mar.

**Palavras-chave:** Navegação; Ecossistema marinho; Antroponímia; Toponímia